

tique et se fit servir une consommation.

Il s'assit près d'une table, déchira une feuille de son carnet et traça quelques mots au crayon.

Il plia le billet et le donna au domestique pour le transmettre immédiatement à Bénoni. Celui-ci était en train d'organiser une jig voleuse lorsque le domestique lui présenta le billet.

Bénoni qui n'avait eu que deux années d'école chez les Frères, avait un peu de difficulté à lire l'écriture.

Il sortit du salon et alla au fond du passage où il essaya de déchiffrer la missive de l'homme au chapeau de castor gris. Après un travail de cinq ou six minutes il lut le billet qui était conçu en ces termes :

" Bénoni

Amuse toi autant que tu pourras. Je te prévient que ton crime est découvert—Cadavre cache dans le fumier du père Sansfaçon —N'essaie pas de te sauver aux États avec ta femme on passant par Caughnawaga ou Beauharnois—Police pas loin de moi—Tu ferais bien de m'accorder une petite entrevue dans le petit salon du premier étage où je t'attends avec impatience. Je suis ton bon ou mauvais génie.

CARAQUETTE. "

Bénoni en lisant la missive de l'homme au chapeau de castor gris fut tout décontenancé. Il pâlit et se sentit faiblir graduellement. Pour ne pas tomber sur le plancher il fut obligé de s'appuyer sur la chambrane d'une porte. La foudre tombant à ses pieds ne l'aurait pas plus étonné que le billet de Caraquette.

Au moment où il allait approcher ses lèvres de la coupe de cinnamo son mauvais génie allait lui faire boire de l'absinthe à plein pot.

Il réfléchit pendant quelques instants.

En bravant les menaces de Caraquette, il risquait la situation et détruisait tous ses projets de bonheur.

Il voyait la silhouette de l'échafaud se dessinant dans un nuage sombre, et Ursule se tordant les mains au pied de la potence.

S'il faisait un compromis avec Caraquette, il pouvait comme pis aller, lui abandonner la fortune des Bouctouche se remettre au travail comme un homme et goûter une félicité sans bornes dans son ménage avec Ursule.

Sa décision fut bientôt prise. Il sortit le billet dans ses mains nerveuses, et le déchiqueta avec ses dents.

Sans prendre le temps de s'excuser auprès de la compagnie, il descendit l'escalier d'un pas ferme et frappa à la porte du petit salon du premier étage.

Caraquette d'une voix forte et sèche lui dit : Entrez.

Bénoni entra et aperçu Caraquette assis, les coudes posés sur une table et appuyant le menton sur ses deux poings.

— Tiens c'est toi, dit l'homme au chapeau de castor gris sans se déranger et portant un regard

inquisiteur sur Bénoni. Tu as reçu mon billet et tu as consenti à fausser compagnie à la charmante Ursule. Ursule est un bon brin de fille. Ce serait bien malheureux pour toi si ce soir au lieu de reposer mollement dans ta couche nuptiale, tu couchais dans une des cellules de la station de police.

— Assez, monsieur Caraquette, fit Bénoni d'une voix tremblante, assez. Vous allez me rendre fou. De grâce dites-moi ce que vous voulez que je fasse pour vivre tranquillement avec ma femme. Ne me pendez pas pour l'amour du bon Dieu! Ayez pitié d'un jeune homme qui a eu un moment d'égarement.

— Tu as fait une bêtise, mon cher Bénoni. Il faut maintenant la réparer. Je t'avais accordé ma confiance et tu m'as trompé d'une manière indigne. Tu croyais que tu n'avais aucun témoin de ton crime lorsque tu as lâchement assassiné le pauvre Cléophas dans la cour du père Sansfaçon. Tu croyais aussi que je ne te voyais pas lorsque tu es venu il y a trois jours dans l'écurie prendre quelques dollars dans le coffre qui m'appartenait. Tu n'as pas été assez prudent. Tu aurais dû examiner le vieux sleigh. Tu aurais pu y voir le témoin de ton crime. Cléophas repose encore sous le tas de fumier. Je ne l'ai pas dérangé et je ne le dérangerai pas si tu consens à exécuter à la lettre tout ce que je te dirai.

— Monsieur Caraquette, fit Bénoni, êtes vous en ango ou un démon? Je suis en vos mains faites de moi ce que vous voudrez. Je suis votre esclave et je vous obéirai aveuglement.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 5 FEVRIER 1881.

CONDITIONS:

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse:

H. BERTHELOT & Cie,
Bureau: 25, RUE STE-THERÈSE
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal.

Les devoirs du Moment.

L'hon. M. Mercier a donné la semaine dernière dans la salle du Club National une conférence sur les *Devoirs du Moment*.

L'éloquent conférencier a traité le sujet comme il devait le faire en donnant de sages conseils à messieurs les libéraux qui moisissent depuis deux ans sur les banquettes de l'opposition.

Le *Vrai Canard* a des amis parmi les députés de la gauche et il

croit qu'il a, lui aussi, son mot à dire sur les devoirs du moment.

Nos idées ne s'accorderont probablement pas avec celles qui ont été exprimées par l'ex-soliciteur général du gouvernement Joly, mais nous leur donnerons notre façon de penser à la bonne franquette.

D'abord envisageons bien la situation et n'allons pas chercher midi à quatorze heures.

Les conservateurs en septembre 1878 ont repris le pouvoir après avoir fait miroiter aux yeux du peuple l'or que la protection devait jeter dans le coffre public.

Les libéraux sont obligés depuis deux ans de manger leur pain à la fumée du rôt pendant que leurs ennemis font ripaille avec les millions du Pacifique.

Sir John et ses amis sont cramponnés au pouvoir et du train où vont les choses ils feront bombance jusqu'aux prochaines élections générales.

Quel rôle les libéraux devront-ils jouer pendant qu'ils feront pied de grue devant l'hôtel du gouvernement?

La première question qui se présente à leur attention est la ré-organisation du parti décapité par la mort de l'hon. Letellier de St. Just, l'âme et la cheville ouvrière du libéralisme dans notre province.

M. Casgrain a des veillétés de devenir le chef de l'opposition canadienne-française en essayant de damer le pion à l'hon. M. Laurier. Ce dernier est un orateur brillant, mais il lui manque le talent administratif et l'esprit d'intrigue qui est si nécessaire chez un chef de parti. Entendez-vous donc, messieurs les libéraux, sur le choix de votre chef.

Le parti libéral devrait profiter du temps qu'il est dans l'opposition pour s'écheniller en élaguant de ses rangs les écrivains et les orateurs dont les doctrines sentent le fagot.

La libre pensée et la philosophie voltairienne ne sont plus de mise dans ce pays. Le parti qui se montre continuellement hostile au clergé, le parti qui traîne les prêtres devant les tribunaux et qui essaie de leur faire dévoiler le secret de la confession, ne sera jamais populaire dans notre province.

Le parti libéral devrait se dévêtir de sa souquenille rouge et se présenter avec des couleurs plus attrayantes pour un peuple attaché aux saines croyances religieuses.

Ayons un parti libéral national, mais pas de rougisme.

Les devoirs du moment pour le parti de l'opposition sont très faciles à définir.

Sa presse devrait changer d'allure et cesser la guerre de corsaire qu'elle fait aux journaux conservateurs.

Le public est fatigué de lire les brocards que l'organe rouge lance tous les jours contre M. Tasse le directeur de la *Minerve* dans le but de le dégouter du journalisme.

Le talent du jeune député d'Ottawa offusqua les rédacteurs

de la *Patrie* qui crèvent de dépit lorsque la chambre des communes applaudit ses discours et lorsque la presse française de Paris proclame hautement le mérite de ses œuvres littéraires. Le public est dégouté des diatribes de la presse rouge contre M. Charles Thibault, un des orateurs les plus accomplis de notre pays. A quoi ont servi toutes les plates injures qui ont été vomies par les scribes libéraux contre M. Israël Tarte, le défenseur le plus ardent et le plus infatigable de notre religion, de nos institutions, de notre langue et de nos lois.

Le devoir du moment est donc de changer le ton de la presse rouge et d'obliger ses écrivains de se montrer plus digne dans leurs polémiques.

Pendant la session actuelle les logodiarrhées des députés rouges contre le syndicat du Pacifique ont fait dépenser inutilement à la puissance de milliers et des milliers de louis.

Blake a brûlé sa poudre aux moineaux, et la presse rouge avec ses nouveaux syndicats a fait de la bouillie pour les chats.

Chaque heure de séance de la chambre des communes coûte au pays la somme de cinq cents dollars. A quelle chiffre énorme arriverions-nous si nous calculions la durée de tous les discours qui ont été prononcés inutilement par les députés de la gauche.

Allons, messieurs les libéraux écoutez la voix du bon sens; *less talk and more work*.

Une vocation manquée.

Il y avait autrefois dans un village non loin de Montréal un cultivateur possesseur d'une fortune assez rondelette.

Ce cultivateur avait un fils qui avait traîné les bancs du collège pendant sept ou huit ans en se tenant toujours à la queue de ses classes.

Son père voyant qu'il n'avait pu apprendre ni latin, ni grammaire, voulut le placer sur une ferme.

Le fils, qui s'appelait Tiennoche, trouvait cette condition trop humble et voulait à tout prix étudier la médecine. Le père voyant qu'il ne pouvait pas vaincre la résolution de son fils se décida à l'envoyer à Montréal et le fit entrer dans le bureau d'un médecin qui avait une assez bonne clientèle.

Inutile de dire que Tiennoche ne comprit goutte aux cours de pathologie, la clinique pour lui était de l'hébreu et il ne put jamais soulever les mystères de l'hygiène.

Le médecin, qui était un homme honnête, écrivit au père de Tiennoche une lettre dans laquelle il lui dit que son fils ne serait jamais admis à pratiquer l'art d'Hippocrate.

Le père, en homme intelligent, voyant qu'il jetait son argent à la rivière, répondit au médecin en lui demandant d'employer un stratagème quelconque pour dégouter son fils de l'étude de la médecine.